

Le libertaire

Administration : PIERRE LENTENTE
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10°)

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Rédaction : ANDRÉ COLOMER
123, Rue Montmartre, PARIS (2°)

ABONNEMENTS

POUR LA FRANCE	POUR L'ÉTRANGER
Un an... 64 fr.	Un an... 96 fr.
Six mois... 32 fr.	Six mois... 48 fr.
Trois mois... 16 fr.	Trois mois... 24 fr.
Chèque postal Forandol 586-65	

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

Ne vivons pas avec les morts

Les maîtres des peuples n'ont pas seulement à régir les vivants. Il leur faut tenir compte aussi de l'impérieuse volonté des morts.

Gustave LE BON.

Depuis que le monde existe, l'homme vit avec les morts. Chez le sauvage comme chez le « civilisé » intervient continuellement ce facteur d'abrutissement intellectuel qu'est la coutume et cette puissance occulte et néfaste qu'est « la volonté des morts ».

« Les maîtres des peuples n'ont pas seulement à régir les vivants, proclame le philosophe Gustave Le Bon, dans son nouveau livre. Il leur faut tenir compte aussi de l'impérieuse volonté des morts ». Duperie ! Les « maîtres des peuples », au contraire, ont trop tenu compte des morts. Ou plutôt, ils les ont trop fait parler leurs morts. Le cimetière et le cercueil sont devenus pour eux, une méthode systématique de publicité. Au lendemain de la Grande Guerre ils ont fait appel au souvenir des disparus pour faire rentrer de l'argent dans leurs coffres. Aujourd'hui encore se continue la sinistre comédie de l'inauguration des monuments aux morts. Les exploités de haine, ministres et consorts, s'en vont, de village en village, raviver la blessure des mères et attiser dans les cœurs naifs la flamme dévorante de nouveaux desirs de revanche.

Ces criminels ont transformé les cimetières en terrains de propagande et les tombes en tremplins électoraux.

Si quelque Lazare surgissait, sanglant et nu, il leur crierait : « Assez ! Ce sont de semblables mensonges qui nous ont fait tuer, vous n'avez pas le droit de vous servir de nos cadavres ! » Mais le temps n'est plus des Lazares. Les « Maîtres » le savent bien. Et ils peuvent salir en paix la mémoire des morts.

Et ce n'est là qu'un aspect de la cruelle duperie. Les autres sont presque devenus partie intégrante de notre vie quotidienne. Nous n'y prenons plus garde.

Mais nous en subissons les conséquences.

Notre existence est emprisonnée dans le réseau inextricable des habitudes ancestrales. Tous les siècles font peser sur les épaules de l'homme un peu du poids de leurs erreurs et de leurs préjugés. Et l'homme supporte le fardeau sans un geste de révolte...

Son esprit a peur. Il adopte le moule que lui ont légué les générations antérieures. Il conserve les béquilles dont parlait Lacaze-Duthiers, ces béquilles

qui le dispensent de l'effort de marcher seul.

Et l'homme est prêt à devenir la proie de ceux qu'anime une énergie mauvaise.

L'habitude et la « volonté des morts » ont fait de lui un outil sans âme.

Et de cet outil vivant les « Maîtres » savent bien se servir. Ils font agir sur lui le prestige du passé : morales, religions, entités de toutes sortes.

Celui qui n'a pas la force de se créer une morale à lui, adopte la morale des morts.

Celui qui n'a pas la force de se créer un idéal personnel adopte l'idéal des morts.

Pourtant la morale et l'idéal des morts ne sont plus que de vieilles petites choses, curieuses peut-être, néfastes toujours. Ce sont des entités impuissantes par elles-mêmes. Elles n'ont pu survivre aux siècles que par la complicité de « Maîtres » qui en firent des œillères pour leurs sujets. Elles n'ont point d'autre valeur.

Leur place est dans les cimetières ou les musées.

La science n'est plus l'ancilla theologica du Moyen-Age. Tour à tour les physiciens et les chimistes ont fait avancer de quelques pas les connaissances humaines, rejetant les hypothèses de la veille. Gustave Le Bon, en personne, innove lorsqu'il soutient que la matière est une condensation formidable d'énergie dans certains états d'équilibre de l'éther, états suffisamment stables pour avoir été crus indestructibles (atomes). Et il fait œuvre de savant.

Pourquoi, dans ce cas, et alors que toutes les sciences — même les sciences dites exactes — évoluent, pourquoi les croyances resteraient-elles inébranlables ? Pourquoi ne subiraient-elles pas la loi commune ?

Il est inadmissible que l'astrologie disparaisse et que les religions demeurent. Il est inadmissible que l'alchimie soit répudiée et que des entités branlantes persistent.

On fait, vraiment, un peu trop déraisonner les morts.

Et puis, de grâce, ne parlons plus des morts. Nos actes ne les intéressent point et ils n'ont pas de droits sur nous.

Ils sont morts. Qu'ils reposent en paix.

Et occupons-nous donc des vivants, s'il vous plaît.

Georges VIDAL.

LA RÉVOLTE DE PARIS CONTRE LA MISÈRE

Les métallurgistes de Citroën

M. André Citroën, nous le répétons, joue avec le feu. En violant ses engagements, il apparaît comme un exploitateur sans dignité et comme un patron le combat obéissant au trust de la métallurgie, geste qui pourrait bien se retourner contre les intérêts particuliers de sa firme. L'histoire des luttes sociales est assez éducatrice à ce sujet.

Hier matin, l'usine de Javel était complètement silencieuse et le bouillant colonel Lanty était superbe dans sa solitude. La majesté du désert ! La vanité du galonard !

L'annexe de Levallois fut solidaire de Javel. Le personnel abandonna le travail et tint une importante réunion à la Maison Commune de la rue Cavé où il affirma ses sentiments d'étroite solidarité avec les initiateurs du mouvement.

L'après-midi, à la Grange-aux-Belles, à Paris, ce fut une manifestation imposante. La salle était archi-comble, la foule enthousiaste. Différents orateurs prirent la parole, dont le camarade Bernier, secrétaire du Comité d'usine de Javel. Il exposa le conflit simplement, et fut approuvé par les applaudissements unanimes de la salle.

Finalement, l'assemblée décida d'envoyer à M. Citroën le cahier de revendications que voici :

- 1° Respect de l'accord intervenu le 8 février ;
- 2° Observation des lois sociales (8 heures, hygiène, etc.) ;
- 3° Augmentation des salaires dans la proportion suivante :
10 % pour les ouvriers qualifiés ;
20 % pour les manœuvres spécialisés ;
25 % pour les aides ;

30 % pour le personnel d'entretien. Ce relèvement est applicable au taux d'affûtage, sans qu'il puisse avilir les salaires actuels. Les ouvriers en bénéficient suivant les catégories où elles sont employées ;

4° Reconnaissance du Comité d'usine.

On le voit, ces revendications sont modestes, légitimes et justes. Les moins favorisés sont appelés à atteindre un gain plus égalitaire. C'est ainsi que la loi doit se faire : les cloisons corporatives et les préjugés d'aristocratie professionnelle doivent faire place aux dans généraux d'un prolétariat qui souffre en bloc. La balayouse de « copeaux » a droit à la vie. Elle a son utilité dans l'usine comme le technicien.

A cet important meeting, les délégués des usines annexes assistaient. L'impression qui s'en dégage est que Saint-Charles, Levallois, Suresnes, Saint-Cloud, Issy-les-Moulineaux, Puteaux sont en communion d'idées avec Javel.

M. Citroën se rend-il compte que le patronage abusif du Comité des forges va avoir pour résultat de dresser comme un seul homme tous les serfs de la maison Citroën ?

M. Citroën, qui veut singer Ford, sait-il que ce novateur américain a toujours tenu compte de la dignité, de l'utilité et des droits de son personnel ?

Comment un industriel aussi averti que M. André ignore-t-il que le Comité des forges, tel Jupiter, aveugle ceux qu'il veut perdre ?

La bataille est engagée, soit ! Les grévistes sont dans le bon droit, et c'est un sérieux atout.

Demain lundi, réunion générale à 9 heures du matin, rue Grange-aux-Belles.

Les maréchaux ferrants

Une entrevue a eu lieu vendredi soir entre patrons et ouvriers. Les propriétaires de la maréchalerie ont généreusement offert 25 centimes de l'heure, alors que les ouvriers réclamaient 75 et 80 centimes.

Le résultat en fut communiqué à l'assemblée des grévistes, tenue hier après-midi. Un vote eut lieu à bulletins secrets.

A une énorme majorité, les offres patronales furent jugées insuffisantes et la continuation de la grève fut votée.

Dans la chaussure

Le mouvement continue avec ampleur et va en s'accroissant. Le syndicat a reçu 15 tarifs nouveaux, signés par des patrons avec des augmentations largement supérieures aux 30 sous offerts par le syndicat patronal. Signalons que nous avons des résultats avec des vacances payées, chez Kopelman et Florenz.

Le meeting tenu l'après-midi à la Grange-aux-Belles a été débordant d'audace et d'enthousiasme. Il a réuni plusieurs milliers de travailleurs ayant la volonté d'obtenir satisfaction.

Lundi matin, à 9 heures, tous les ouvriers en chaussure se réuniront :

A la Bellevilloise, 23, rue Boyer ;

A la Bourse du travail ;

A l'Utilité Sociale, 94 boulevard Auguste-Blanqui ;

Salle-Garrigue, rue Ordener pour le 18 arrondissement.

Les résultats acquis y seront communiqués.

Les secours pour la maison Dressoir seront distribués à la réunion de la Bourse du travail.

On nous apprend, à la dernière minute que les ouvriers de la maison Dressoir, à Cosne (Nièvre) font la grève sur le tas par solidarité avec leurs camarades parisiens.

M. Marcel Montoux a distribué en supplément des 30 sous accordés à son personnel, des indemnités de 10, 15 et 20 fr. La directrice du service de la piquette a annoncé que les tarifs aux pièces seraient augmentés dès la semaine prochaine.

On en est à la décision du syndicat patronal qui n'offrirait que 1 fr. 50 ? Et qui trompe-t-on ? Nous parlerons des affaires de la société Montoux qui, pour une action de 1.000 francs, donne 900 francs de dividende, les chaussures Raoul, filiale de cette maison, auront leur tour.

La grève de la chaussure, motivée par les soucis de l'existence est un mouvement de légitime défense et l'opinion publique est de tout cœur avec les malheureux qui ont tant de peine à végéter alors qu'elles participent à la confection de ces objets de luxe dont se parent les belles dames du monde de la paresse !

Quelle immoralité dans cette société maudite, aux inégalités et injustices aussi criantes.

Lire en 2° page : la suite des grèves.

Feuilles éparés

On disserte longuement, dans la presse, sur ce que l'on appelle la soi-disant misère allemande. Nos patriotes assurent qu'il n'y a point de disette outre-Rhin et que les classes pauvres ne s'y débattent nullement dans une détresse confinant au désespoir. Au contraire, à en croire ces touchants apôtres, c'est là-bas la « bombe » en permanence pour le plus minable déchaînement comme pour le repu le plus boursoffé.

Et, naturellement, si ces diables d'Allemands nagent littéralement dans un océan d'abondance, c'est qu'ils en ont trouvé la source... dans la dégringolade du franc. (Quand nos poches sont vides, c'est, immanquablement, que la main de l'Allemagne s'y est glissée subrepticement.) Lestés d'un nombre considérable d'exemplaires de notre devise nationale et « déguisés » en courtiers suisses, polonais, espagnols ou tchécoslovaques — une idée originale pour le Mardi gras ! — des rabatteurs allemands parcourent nos cités et nos campagnes. Ils raffent dans nos magasins et sur nos marchés, dans nos entrepôts et jusque dans nos fermes tout ce qu'ils peuvent acheter. Ils paient n'importe quel prix, sans marchander. Et ils accumulent ainsi dans le Reich une quantité kolossale de denrées et de marchandises, hélas bien françaises !

Bien françaises, comme les devises avec lesquelles ils soldent leurs dépenses et qui leur servent à affamer la France avant de la ruiner définitivement. Car, n'en doutons pas, la renaissance gastronomique de l'Allemagne est faite du dénuement famélique du Français.

On oublie bien de nous dire que nos commerçants, nos négociants et nos paysans, tout dévoués au bien public, nul n'en ignore, empêchent sans sourciller, en échange de leurs produits, la bonne galette des infâmes Teutons — au besoin en forçant la note et en majorant la facture. On omet également de nous informer que lesdits paysans, négociants et commerçants, en traitant leurs « bedides affaires », se font sans remords les complices de ces abominables manœuvres germaniques et sont ainsi les véritables artisans de la vie chère — honnie par ceux qui en souffrent et bénie par ceux qui en profitent. On glisse aussi prudemment sur le fait que cette rentrée inopiné et importante de francs contribue fatalement à combler le gouffre du coffre national et à restreindre le fameux « flotant », cause initiale de la crise du change et de la dépréciation de notre monnaie.

Mais ceci est une autre histoire... qui n'a rien à voir avec le patriotisme bien compris. — Marcel TOUNEY.

Pour la seconde fois, en six mois Jeanne Morand va faire la grève de la faim

Par une indiscretion d'un fonctionnaire du Ministère de la Justice nous savons que le dossier de Jeanne Morand est parvenu lundi au service général des prisons.

Il était donc possible à la Commission chargée d'examiner les demandes de libération conditionnelle, de s'occuper de la libération de Jeanne dès mercredi, comme la promesse en a été faite.

M. Colrat qui a déclaré à la Chambre, lors de l'interpellation Morucci, qu'il verrait d'un bon œil ladite Commission prendre une décision favorable envers Jeanne Morand, a eu le temps depuis

Et c'est par ces oranges-outangs que, durant la guerre, et bien après, la « Jus tice » fut rendue.

Prenez en considération, Monsieur le Ministre, ma situation désespérée de prisonnière, ne me laissez pas aller aux dernières extrémités ; ne m'obligez pas à employer cette ultime défense, stupide en elle-même : LA GREVE DE LA FAIM. Laissez-moi ce qui me reste de forces et de vie pour les soins que je dois à maman.

Je compte que ce jour, samedi, j'aurai de bonnes nouvelles ; j'espère qu'on me donnera aujourd'hui la faculté de courir auprès de ma vieille et douloureuse mère.

Jane MORAND.

Notre amie voulait faire la grève de la faim dès lundi matin.

Mais nous lui avons conseillé d'attendre encore ; nous l'avons suppliée de patienter. Et elle nous donna enfin sa parole qu'elle ne commencerait cette pénible protestation que mercredi matin.

Y sera-t-elle contrainte ?

Rappelons qu'il y a six mois à peine elle fit durant onze jours la grève de la faim en faveur de Marty ; l'obliger à la refaire mercredi, c'est l'envoyer à la mort.

Regardez, Messieurs ses bourreaux, sa photographie prise hier au cours de notre entrevue. Cette figure maigre, ces yeux agrandis par la douleur, c'est votre œuvre !

Voulez-vous, dites, voulez-vous, Ministre de la Justice, que le peu de vie qui est en Jeanne Morand s'en aille, et que nous conduisions au petit cimetière de Corbeil son cadavre ?

En ce cas, ne changez pas d'attitude. Dans quelques jours ce sera fait.

Manifestation réussie, hier, à Troyes, en faveur de Goldsky

Trois mille manifestants ont défilé, hier après-midi, dans les rues de Troyes en criant leur sympathie pour Jean Goldsky.

Tout se passa bien jusqu'à la préfecture, mais à cet endroit le chemin qui conduit à l'hôpital, où Goldsky agonisait tout récemment était barré par une foule de gendarmes venus de tous les coins de la région ; les protestataires troyens, très crânes, très courageux, rompirent les barrières après avoir échangé force horions avec les « cognes ».

Ils se rendirent ensuite sans difficultés sous les fenêtres de l'hospice dans lequel le prisonnier d'Etat reprend petit à petit des forces... pour de nouvelles luttes, si besoin est, avec l'arbitraire gouvernemental.

Pendant plus d'un quart d'heure ils demeurèrent sur les lieux de leur rendez-vous, et Goldsky, de sa fenêtre, les remercia à plusieurs reprises de leur dévouement, de leur fraternité.

A Brévannes, on meurt de faim

M. le Directeur a le sourire

Jamais la nourriture n'est bien fameuse dans les hôpitaux. Comme dans les prisons, dans les casernes, dans les asiles d'aliénés et dans les collèges, malheur à celui qui doit subir l'ordinaire administratif.

Cependant, depuis trois semaines, à Brévannes, le régime est intenable. Les malades se voient lentement mourir de faim.

Quelques-uns d'entre eux, révoltés d'une telle cruauté de la part d'une administration chargée de la santé publique, ont été en délégation trouver le directeur de l'établissement.

Ce fonctionnaire insouciant les reçut d'un air ironique qui semblait une insulte à la misère de ces pauvres gens contraints de subir, outre la maladie, les transes de la famine.

Sans doute, M. le directeur était-il sûr de trouver, quelques instants après, une table bien garnie et agréablement préparée. Aussi pouvait-il se payer à bon prix le sourire de ceux qui s'en furent.

Nous posons la question au ministère responsable : Va-t-on continuer à laisser crever de faim les hospitalisés de Brévannes ?

Voir en 2° page : le programme complet de la Fête du groupe du 20°.



JEANNE MORAND
(Photographie prise hier dans sa cellule.)

LA REVOLTE DE PARIS CONTRE LA MISERE

Dans le chauffage

Les monteurs en chauffage depuis si longtemps endormis se réveillent. Il a suffi, pour hâter ce réveil, de l'insolence d'un triste individu dénommé Altenburger, contremaître d'atelier aux établissements Sulzer. Ce garde-chiourme, déguisé en contremaître, s'est refusé à porter à la direction les légitimes revendications des exploités de cette boîte.

La manœuvre n'a pas réussi et les camarades ont répondu par la grève aux offres dérisoires de cette maison rapace. Réuni en assemblée générale, le personnel, chantiers et ateliers, connaît le résultat de la délégation. A la demande de 20 % d'augmentation pour la généralité du personnel (compagnons et garçons), la direction offrait 5 %.

La riposte a été énergique. Les ouvriers, en plein accord avec le syndicat des monteurs et aides en chauffage, ont décidé la grève jusqu'à satisfaction complète.

A noter qu'un pourcentage de 95 % de la Maison Sulzer avait répondu aux premières heures de lutte. La grève s'étendra demain lundi, nous n'en doutons pas, à d'autres maisons aussi arrogantes que la firme Sulzer.

Assemblée générale de la corporation, aujourd'hui à 9 heures du matin. Salle des Commissions, 1^{er} étage, Bourse du travail.

Les moulins mosaïstes

Arrivés à la fin de leur troisième semaine de grève, les moulins en carreaux de ciment ont accepté les offres par lesquelles les patrons avaient répondu à leurs revendications.

Ces nouvelles conditions de travail sont peu différentes des précédentes ; elles marquent une légère augmentation de salaire, suivant les maisons.

Les copains représentent le boulot sans concession sur les principes et avec l'idée ferme d'appliquer d'autres méthodes d'action moins douloureuses que la grève. Dès aujourd'hui, dans leur réunion à la Bourse, ils complèteront leur groupement syndical et les dispositions déjà prises.

Nous ferons connaître, par la suite, quels sont les prix payés dans chaque maison et comment les ordres de la Chambre syndicale patronale sont respectés.

Les produits chimiques

Le personnel des usines d'Aubervilliers et des environs ont tenu à la salle des Fêtes une importante réunion qui fait bien augurer du succès du mouvement engagé.

L'ordre du jour suivant fut adopté d'enthousiasme :

« Les camarades de la Pétrolum, de la C. I. P. et du Nord, réunis sous les Fêtes à Aubervilliers, après avoir entendu les camarades Laye et Coussinet, acclamant, à l'unanimité, la continuation du mouvement jusqu'à complète satisfaction et se séparant aux cris de : Vivent l'organisation syndicale et la solidarité ouvrière ! »

Et pendant ce temps, la France trouve de l'argent pour la guerre future

A 14 h. 30, un homme qu'on n'a pu identifier est déposé subitement dans un café, 161, rue de Valenciennes. Cet homme était rentré dans l'établissement quelques instants auparavant.

Il avait demandé un cordial, disant être souffrant et sorti de l'hôpital.

On le retrouvait, mort, dans les water-closets du café.

Paraissant âgé de 30 à 40 ans, cet homme d'une corpulence moyenne, cheveux et moustache châtains, portait un veston noir et un pantalon noir à rayures. Il était coiffé d'une casquette bleue et, par le froid rigoureux que nous subissons, il n'avait pas de gants.

Un cache-nez, seulement, pour le protéger du froid !

Ne possédant aucun renseignement sur ce malheureux, son corps a été transporté à l'Institut médico-légal.

Que penser de cette lamentable histoire ? Il y a tout lieu de penser que ce pauvre diable a été jeté à la rue, de l'hôpital où il était en traitement, sans être guéri.

N'a-t-il pas dit qu'il sortait d'un des établissements où il souffrait encore ?

Nous n'élèverons personne en affirmant qu'il est de pratique courante de renvoyer des hôpitaux des gens non guéris, soit parce qu'il y a trop de monde et que ceux qui sont hospitalisés empêchent, par leur présence, les autres d'entrer, soit pour tout autre motif.

Quoi qu'il en soit, ce malheureux n'avait pas de papiers.

La France, malgré sa « déche », trouve suffisamment d'argent pour fabriquer des canons et des munitions et entretenir dans ses casernes des milliers de soldats qu'on enverra un jour se faire tuer la peau pour la patrie qui est une mère, comme chacun sait.

Mais on n'en trouve pas pour assurer la guérison des « indigents » qui ont recours à l'Assistance publique, ni pour leur donner un papiers quelconque, ni pour leur donner un matin ou le thermomètre marqué plusieurs degrés au-dessous de zéro.

Mais qu'importe qu'un être humain tombe, comme un chien, dans la rue ou dans un café, sans un regard ami, sans une parole d'adieu !

La guerre n'a-t-elle pas tué 1.500.000 hommes ?

Un de plus ou de moins, qu'est-ce que cela peut faire ?

Une enquête s'impose de la part de nos amis les « hospitaliers » qui nous éclaireront sur les raisons qui ont motivé le départ de ce « paria » d'un des établissements — encore inconnu — de M. Mourier.

Que nos camarades n'y manquent point.

Achetez toujours votre LIBERTAIRE chez le même marchand.

Aussitôt que vous l'avez lu, empressons-vous de le communiquer à un camarade ou bien déposez-le sur une banquette du métro.

PARMI LES LIVRES

UNE HEURE AVEC... les « huiles » de la littérature : telle est l'hebdomadaire corvée infligée à Frédéric Lefèvre, rédacteur aux *Nouvelles littéraires*.

Je songe tout de suite au temps de guerre. Les camarades qui assistèrent alors aux réunions de la *Gilde des Forgerons* se souviennent peut-être de quelques conférences de F. N. Lefèvre — qui était alors d'extrême-gauche — et proclamaient éperdument les mérites incomparables de Vincent Muselli, de Suarès, de Ch.-H. Hirsch et de quelques autres dieux et demi-dieux de la littérature. De bonnes âmes dirent : « Eh bien ! il est arrivé, votre Lefèvre ! » Moi, je veux bien. Mais vous savez ? arrivé ? Hum ! admettons ! Mais j'aime autant ne jamais arriver là !

Vous imaginez-vous ce métier ? Aller frapper à la porte de Pierre et de Paul, de Maurice Barrès et de Pierre Hamp, d'Henri Bordeaux et de Dorgelès, etc., etc., leur passer à tous la pommade rituelle, parler de leurs livres, qu'il faut avoir lus ou relus, les interroger sur la pluie et le beau temps. Merci bien ! J'aimerais autant vendre du bœuf bœuf, comme le proclame, au risque d'une méningite, le si spirituel rédacteur des échos de la *Vie Ouvrière* !

Frédéric Lefèvre a réuni en volume les principales de ses interventions (comme écrivain les patriotes d'aujourd'hui). Ce livre est paru dans la collection *Les documents bleus* (aux éditions de la *Nouvelle revue française*).

On le relit sans trop de mal, ce qui est déjà bien pour un recueil d'articles de journaux. Certains chapitres sont même fort intéressants, du moins m'ont fort intéressés. D'autres m'ont paru plus... vœux !

Quant à l'esprit dans lequel le bouquin est conçu, c'est évidemment le même que celui de la boutique d'où il sort : les *Nouvelles littéraires*, malgré une faiblesse partielle. Cet organe littéraire fut lancé par quelques jeunes gens en mal de littérature... très jeunes, car ils écrivirent d'emblée à un écrivain mort (Marcel Schwob) pour lui offrir une rubrique !

Frédéric Lefèvre sut s'imposer à eux ; leur affaire, soutenue par la librairie Larousse, ayant réussi, la voilà arrivée.

Mais dans un drôle de fauteuil ! Et qui ne rappelle plus guère les petites salles des *Forgerons*, ni l'esprit de ces réunions pacifistes du temps de guerre. Les *Nouvelles littéraires* ne sont pas royalistes : oh non ! Cela pourrait ne pas réussir. Mais on y est français ! — oui, madame ! — et patriote, et comment ! On y ignore Barbusse, Werthe, Han Ryner, Romain Rolland, P.-N. Roignant. Mais on y enseigne à tour de bras M. Henry de Montherlant, de la *Generation casquée*, lequel prétend à la succession du sinistre Barrès, et ne craignait pas l'autre jour de pondre, dans le *Nouvelles littéraires* précisément, cette perle : « Il est bien, il est salutaire de sentir que demain on peut tuer ou être tué. » (Numéro du 23 novembre 1923.)

L'autre jour, à propos du *Rabotier*, j'expliquais comment je suis souvent en retard pour rendre compte de maints bouquins. Aujourd'hui je veux faire l'inverse. Et je vais vous annoncer deux livres que je n'ai pas encore reçus. Mais je sais qu'ils m'attendent à Paris, car je les ai aperçus à Lille, voici quelques jours, entre les mains d'un ami.

Il s'agit de deux nouvelles unies dans cette collection du *Librairie*, nous a déjà donné de magnifiques œuvres (les romans de René-Marie Hermant, les contes, poèmes et romans de Théo Varlet, etc.). Dans ces deux collections, au prix ordinaire d'un livre, donne des volumes très sur beau papier, d'une façon irréprochable. Et par cela même franchement fort sur la généralité de la production imprimée, plutôt médiocre.

Un volume de contes de Marcel Millet : *LA LANTERNE CHINOISE*. Je ne les connais pas encore tous. Mais j'en ai lu, de-ci de-là, dans des revues. Et, aux vacances dernières, quand Millet me lut *L'autre Faust*, je le lui réclamai d'enthousiasme pour les *Humbles*. (Il vient de paraître dans le cahier de janvier.) C'est dire combien il me plut.

Les lecteurs de la *Route*, de *Pitaval*, de *Comédiens en tournée*, du *Jeu des départs* retrouveront là le romancier, le poète qu'ils ont aimé. Ceux qui connaissent les contes de la *Pierre de lune* auront plaisir à découvrir ceux-ci. Ils y retrouveront un Marcel Millet toujours ardent, vivant, plein d'indépendance et de noblesse. Et son style nerveux, incisif, caressant et mordant tout à tour, comme sait l'être cet ami fervent, ennemi de toutes les basses cuisines littéraires.

Il y a aussi un recueil de poèmes de Lucien Jacques : *LA PAQUE DANS LA GRANGE*. Et cela, c'est un régal sans nom. Lucien Jacques, comme Marcel Millet, est mon ami. Pourquoi cacherais-je cela ? Ce titre ne peut m'empêcher de vous crier bien haut : Voici un poète. Et aussi : Voici un poète de la guerre.

J'ai raconté ailleurs la joie de cette découverte, mon enthousiasme quand Lucien Jacques me communiqua le manuscrit de sa *Paque dans la grange*. Je ne puis que recopier mes lignes d'admirateurs, mes phrases maladroites devant ces poèmes magnifiques. Saurais-je mieux dire aujourd'hui ?

Le patriotisme c'est l'esclavage... Les peuples qui obéissent aux gouvernements ne peuvent être des peuples sages, puisque leur obéissance même est un signe irrémédiable de folie. On ne cessera d'obéir aux gouvernements tant qu'existera le patriotisme.

Pourquoi me tuez-vous ? Eh quoi ! ne demeurez pas de l'autre côté de l'eau ? Mon ami, si vous descendiez de ce côté, je serais un assassin et cela serait injuste de vous tuer de la sorte ; mais, puisque vous demeurez de l'autre côté, je suis un brave et cela est juste.

PASCAL (Pensées, article V, pensée 3).

Le patriotisme c'est l'esclavage... Les peuples qui obéissent aux gouvernements ne peuvent être des peuples sages, puisque leur obéissance même est un signe irrémédiable de folie. On ne cessera d'obéir aux gouvernements tant qu'existera le patriotisme.

Pourquoi me tuez-vous ? Eh quoi ! ne demeurez pas de l'autre côté de l'eau ? Mon ami, si vous descendiez de ce côté, je serais un assassin et cela serait injuste de vous tuer de la sorte ; mais, puisque vous demeurez de l'autre côté, je suis un brave et cela est juste.

PASCAL (Pensées, article V, pensée 3).

Le patriotisme c'est l'esclavage... Les peuples qui obéissent aux gouvernements ne peuvent être des peuples sages, puisque leur obéissance même est un signe irrémédiable de folie. On ne cessera d'obéir aux gouvernements tant qu'existera le patriotisme.

Pourquoi me tuez-vous ? Eh quoi ! ne demeurez pas de l'autre côté de l'eau ? Mon ami, si vous descendiez de ce côté, je serais un assassin et cela serait injuste de vous tuer de la sorte ; mais, puisque vous demeurez de l'autre côté, je suis un brave et cela est juste.

PASCAL (Pensées, article V, pensée 3).

Le patriotisme c'est l'esclavage... Les peuples qui obéissent aux gouvernements ne peuvent être des peuples sages, puisque leur obéissance même est un signe irrémédiable de folie. On ne cessera d'obéir aux gouvernements tant qu'existera le patriotisme.

Pourquoi me tuez-vous ? Eh quoi ! ne demeurez pas de l'autre côté de l'eau ? Mon ami, si vous descendiez de ce côté, je serais un assassin et cela serait injuste de vous tuer de la sorte ; mais, puisque vous demeurez de l'autre côté, je suis un brave et cela est juste.

PASCAL (Pensées, article V, pensée 3).

Le patriotisme c'est l'esclavage... Les peuples qui obéissent aux gouvernements ne peuvent être des peuples sages, puisque leur obéissance même est un signe irrémédiable de folie. On ne cessera d'obéir aux gouvernements tant qu'existera le patriotisme.

Pourquoi me tuez-vous ? Eh quoi ! ne demeurez pas de l'autre côté de l'eau ? Mon ami, si vous descendiez de ce côté, je serais un assassin et cela serait injuste de vous tuer de la sorte ; mais, puisque vous demeurez de l'autre côté, je suis un brave et cela est juste.

PASCAL (Pensées, article V, pensée 3).

Le patriotisme c'est l'esclavage... Les peuples qui obéissent aux gouvernements ne peuvent être des peuples sages, puisque leur obéissance même est un signe irrémédiable de folie. On ne cessera d'obéir aux gouvernements tant qu'existera le patriotisme.

Pourquoi me tuez-vous ? Eh quoi ! ne demeurez pas de l'autre côté de l'eau ? Mon ami, si vous descendiez de ce côté, je serais un assassin et cela serait injuste de vous tuer de la sorte ; mais, puisque vous demeurez de l'autre côté, je suis un brave et cela est juste.

PASCAL (Pensées, article V, pensée 3).

Le patriotisme c'est l'esclavage... Les peuples qui obéissent aux gouvernements ne peuvent être des peuples sages, puisque leur obéissance même est un signe irrémédiable de folie. On ne cessera d'obéir aux gouvernements tant qu'existera le patriotisme.

Pourquoi me tuez-vous ? Eh quoi ! ne demeurez pas de l'autre côté de l'eau ? Mon ami, si vous descendiez de ce côté, je serais un assassin et cela serait injuste de vous tuer de la sorte ; mais, puisque vous demeurez de l'autre côté, je suis un brave et cela est juste.

PASCAL (Pensées, article V, pensée 3).

Le patriotisme c'est l'esclavage... Les peuples qui obéissent aux gouvernements ne peuvent être des peuples sages, puisque leur obéissance même est un signe irrémédiable de folie. On ne cessera d'obéir aux gouvernements tant qu'existera le patriotisme.

Pourquoi me tuez-vous ? Eh quoi ! ne demeurez pas de l'autre côté de l'eau ? Mon ami, si vous descendiez de ce côté, je serais un assassin et cela serait injuste de vous tuer de la sorte ; mais, puisque vous demeurez de l'autre côté, je suis un brave et cela est juste.

PASCAL (Pensées, article V, pensée 3).

Le patriotisme c'est l'esclavage... Les peuples qui obéissent aux gouvernements ne peuvent être des peuples sages, puisque leur obéissance même est un signe irrémédiable de folie. On ne cessera d'obéir aux gouvernements tant qu'existera le patriotisme.

Pourquoi me tuez-vous ? Eh quoi ! ne demeurez pas de l'autre côté de l'eau ? Mon ami, si vous descendiez de ce côté, je serais un assassin et cela serait injuste de vous tuer de la sorte ; mais, puisque vous demeurez de l'autre côté, je suis un brave et cela est juste.

PASCAL (Pensées, article V, pensée 3).

« Ces poèmes au rythme simple et puissant, si imprégnés de fraternelle humanité. Nulle déclamation. Nul coup de gueule. Mais les souvenirs d'un bougre qui a souffert. Et compris. Quelle musique là-dedans ! Quelle bonne foi. Quelle fraternité impartiale. Quelle émouvante compréhension. »

Les lecteurs des *Humbles*, ceux de la *Revue anarchiste*, qui ont lu quelques-uns des poèmes en question, ne me démentiront pas. Et encore ils n'ont eu que des mièvreries du festin.

Lecteurs, mes amis — et bien entendu ceci s'adresse aux lectrices ! — jamais je ne vous ai recommandé aussi chaudement deux ouvrages. Il faut lire les contes de Millet, il faut lire les poèmes de Lucien Jacques.

Et je suis sûr que vous me remercirez !

Maurice WILLENS.

ARTS PLASTIQUES

Georges Vidal vous a déjà signalé l'excellente collection « Les Contemporains » publiée sous la direction de Florent Fels. Ces petits bouquins à vingt ou trente sous présentent individuellement des visages contemporains. Par une œuvre et un portrait littéraire et plastique, ils tentent de caractériser chacun. C'est une initiation presque complète à la richesse intellectuelle de notre siècle. Notre siècle compris de façon très large : la génération qui s'affirme et celle qui l'a préparée.

Je ne veux pas entreprendre l'analyse de toute la collection qui se compose déjà d'une cinquantaine de petits volumes. Abandonnant à la compétence de Vidal les œuvres littéraires, j'ai choisi parmi les couvertures illustrées qui les protègent quelques des vertes reliant l'étude de l'œuvre d'un peintre moderne et un choix de reproductions de ses œuvres.

Peu nombreux, ils réunissent cependant déjà les annonceurs, si je puis dire, de la peinture contemporaine.

Voici, dans l'ordre de leur parution, ces ouvrages, dont je ne puis assez conseiller la lecture à ceux qui éprouvent intérêt et sympathie pour l'expression plastique moderne mais qui, à un premier contact, se trouvent un peu désorientés.

D'abord Cézanne, dont André Salmon fait une présentation anecdotique aussi superficielle qu'aimable. Par un tour habile de passe-passe littéraire (citation d'une lettre), il confie au peintre Simon-Lévy, le soin d'étudier l'œuvre plastique de Cézanne. Ces quatre pages sont les plus substantielles de la monographie. Les œuvres reproduites sont parfaitement choisies et bien venues pour la qualité ordinaire du papier.

Le *Renoir*, de Georges Duthuit, est d'un sentiment original et d'une claire intelligence. Après ces maîtres, *Vlaminck* fait une entrée de haute fantaisie et se présente lui-même, à l'huile, en prose et en vers. Plus jeune, son œuvre est cependant déjà mise au point et sa place est affirmée au sommet de la nouvelle échelle des valeurs.

Nous revenons au XIX^e siècle avec le *Daubigny*, de Robert Rey. L'étude est émue et bien documentée.

Corot est étudié par André Lhote. Un peintre par un peintre. Une preuve qu'un peintre peut parfois parler et même écrire sur la peinture. On qualifiera son point de vue de particulier. Tous les points de vue ne le sont-ils pas un peu ? Je connais des articles d'encyclopédie qui trahissent plus de parti pris que cette étude d'un homme sincère qui parle de ce qu'il connaît.

Le *Vincent Van Gogh*, de Florent Fels, est le modèle du genre. L'auteur y a mis toutes ses aspirations, toutes ses intentions d'éditeur, mais surtout sa rare compétence, sa clairvoyance et son talent. Il nous montre en Van Gogh, intimement unis, les deux éléments en lutte : l'homme et le peintre, la faiblesse physique et mentale, et l'irrésistible puissance de son désir d'expression plastique. Il a souligné avec intention l'émouvante humanité du génie, mais aussi sa force invincible. Et en cela réside la valeur profonde de son étude.

Roger VAN GINDERTAELE.

Mourir pour la Patrie...

Quand je songe à tous les maux que j'ai vus et que j'ai soufferts, provenant des haines nationales, je me dis que tout cela repose sur un grossier mensonge : l'amour de la patrie.

TOLSTOI (Avenir).

Le patriotisme c'est l'esclavage... Les peuples qui obéissent aux gouvernements ne peuvent être des peuples sages, puisque leur obéissance même est un signe irrémédiable de folie. On ne cessera d'obéir aux gouvernements tant qu'existera le patriotisme.

Pourquoi me tuez-vous ? Eh quoi ! ne demeurez pas de l'autre côté de l'eau ? Mon ami, si vous descendiez de ce côté, je serais un assassin et cela serait injuste de vous tuer de la sorte ; mais, puisque vous demeurez de l'autre côté, je suis un brave et cela est juste.

PASCAL (Pensées, article V, pensée 3).

Le patriotisme c'est l'esclavage... Les peuples qui obéissent aux gouvernements ne peuvent être des peuples sages, puisque leur obéissance même est un signe irrémédiable de folie. On ne cessera d'obéir aux gouvernements tant qu'existera le patriotisme.

Pourquoi me tuez-vous ? Eh quoi ! ne demeurez pas de l'autre côté de l'eau ? Mon ami, si vous descendiez de ce côté, je serais un assassin et cela serait injuste de vous tuer de la sorte ; mais, puisque vous demeurez de l'autre côté, je suis un brave et cela est juste.

PASCAL (Pensées, article V, pensée 3).

Le patriotisme c'est l'esclavage... Les peuples qui obéissent aux gouvernements ne peuvent être des peuples sages, puisque leur obéissance même est un signe irrémédiable de folie. On ne cessera d'obéir aux gouvernements tant qu'existera le patriotisme.

Pourquoi me tuez-vous ? Eh quoi ! ne demeurez pas de l'autre côté de l'eau ? Mon ami, si vous descendiez de ce côté, je serais un assassin et cela serait injuste de vous tuer de la sorte ; mais, puisque vous demeurez de l'autre côté, je suis un brave et cela est juste.

PASCAL (Pensées, article V, pensée 3).

Le patriotisme c'est l'esclavage... Les peuples qui obéissent aux gouvernements ne peuvent être des peuples sages, puisque leur obéissance même est un signe irrémédiable de folie. On ne cessera d'obéir aux gouvernements tant qu'existera le patriotisme.

Pourquoi me tuez-vous ? Eh quoi ! ne demeurez pas de l'autre côté de l'eau ? Mon ami, si vous descendiez de ce côté, je serais un assassin et cela serait injuste de vous tuer de la sorte ; mais, puisque vous demeurez de l'autre côté, je suis un brave et cela est juste.

PASCAL (Pensées, article V, pensée 3).

Le patriotisme c'est l'esclavage... Les peuples qui obéissent aux gouvernements ne peuvent être des peuples sages, puisque leur obéissance même est un signe irrémédiable de folie. On ne cessera d'obéir aux gouvernements tant qu'existera le patriotisme.

Pourquoi me tuez-vous ? Eh quoi ! ne demeurez pas de l'autre côté de l'eau ? Mon ami, si vous descendiez de ce côté, je serais un assassin et cela serait injuste de vous tuer de la sorte ; mais, puisque vous demeurez de l'autre côté, je suis un brave et cela est juste.

PASCAL (Pensées, article V, pensée 3).

Le patriotisme c'est l'esclavage... Les peuples qui obéissent aux gouvernements ne peuvent être des peuples sages, puisque leur obéissance même est un signe irrémédiable de folie. On ne cessera d'obéir aux gouvernements tant qu'existera le patriotisme.

Pourquoi me tuez-vous ? Eh quoi ! ne demeurez pas de l'autre côté de l'eau ? Mon ami, si vous descendiez de ce côté, je serais un assassin et cela serait injuste de vous tuer de la sorte ; mais, puisque vous demeurez de l'autre côté, je suis un brave et cela est juste.

PASCAL (Pensées, article V, pensée 3).

Le patriotisme c'est l'esclavage... Les peuples qui obéissent aux gouvernements ne peuvent être des peuples sages, puisque leur obéissance même est un signe irrémédiable de folie. On ne cessera d'obéir aux gouvernements tant qu'existera le patriotisme.

Pourquoi me tuez-vous ? Eh quoi ! ne demeurez pas de l'autre côté de l'eau ? Mon ami, si vous descendiez de ce côté, je serais un assassin et cela serait injuste de vous tuer de la sorte ; mais, puisque vous demeurez de l'autre côté, je suis un brave et cela est juste.

PASCAL (Pensées, article V, pensée 3).

Le patriotisme c'est l'esclavage... Les peuples qui obéissent aux gouvernements ne peuvent être des peuples sages, puisque leur obéissance même est un signe irrémédiable de folie. On ne cessera d'obéir aux gouvernements tant qu'existera le patriotisme.

Pourquoi me tuez-vous ? Eh quoi ! ne demeurez pas de l'autre côté de l'eau ? Mon ami, si vous descendiez de ce côté, je serais un assassin et cela serait injuste de vous tuer de la sorte ; mais, puisque vous demeurez de l'autre côté, je suis un brave et cela est juste.

PASCAL (Pensées, article V, pensée 3).

Le patriotisme c'est l'esclavage... Les peuples qui obéissent aux gouvernements ne peuvent être des peuples sages, puisque leur obéissance même est un signe irrémédiable de folie. On ne cessera d'obéir aux gouvernements tant qu'existera le patriotisme.

Pourquoi me tuez-vous ? Eh quoi ! ne demeurez pas de l'autre côté de l'eau ? Mon ami, si vous descendiez de ce côté, je serais un assassin et cela serait injuste de vous tuer de la sorte ; mais, puisque vous demeurez de l'autre côté, je suis un brave et cela est juste.

PASCAL (Pensées, article V, pensée 3).

Le patriotisme c'est l'esclavage... Les peuples qui obéissent aux gouvernements ne peuvent être des peuples sages, puisque leur obéissance même est un signe irrémédiable de folie. On ne cessera d'obéir aux gouvernements tant qu'existera le patriotisme.

Pourquoi me tuez-vous ? Eh quoi ! ne demeurez pas de l'autre côté de l'eau ? Mon ami, si vous descendiez de ce côté, je serais un assassin et cela serait injuste de vous tuer de la sorte ; mais, puisque vous demeurez de l'autre côté, je suis un brave et cela est juste.

PASCAL (Pensées, article V, pensée 3).

AUX HASARDS DU CHEMIN

Propos d'un Paria

Au cours des débats qui eurent lieu vendredi à la Chambre, Léon Daudet, après avoir formulé les craintes que lui inspiraient les doubles décimes qui en frappant les classes moyennes pourraient avoir pour résultat de les transformer en une plèbe revendicatrice, ce qui aurait pour effet de diviser la nation en deux parts : d'un côté les petites gens déclassés, et de l'autre côté les nouveaux et les mauvais riches, les exploitants et les banquiers, s'est attiré cette déclaration du « paysan » Renaud Jean : « Qu'il y ait un roi ou une république bourgeoise, c'est bien la même chose. »

A cela, Daudet rétorqua que dans une monarchie, c'est le roi qui impose : « Les imposés se défendent par des Etats généraux, et luttent contre le souverain », tandis qu'en régime parlementaire « celui qui impose est précisément celui qui est imposé. »

Daudet aurait pu ajouter, pour être franc, que celui qui impose fait tout son possible pour être le moins imposé, et pour faire supporter toutes les charges fiscales à celui qui est taillable et corvéable à merci : à l'ouvrier.

J'ajouterais, moi, pour faire plaisir au camarade paysan, que dans n'importe quel Etat, sous n'importe quelle République, bourgeoise ou soi-disant prolétarienne, il en est ou il en sera de même. Le travailleur seul aura charge de subvenir à l'entretien des innombrables parasites : militaires, policiers, bureaucrates de tous poils : tous et d'autant plus ardents défenseurs du régime établi, qu'ils sont par lui mieux rétribués.

Je pensais à toutes ces choses en contemplant une immense affiche représentant un cavalier armé jusqu'aux dents — non ce n'était pas encore un bolchevick — et dont l'ample manteau écarlate flottant au vent attirait irrésistiblement le regard du passant. Cet être de si noble apparence représentait un homme qui la légende a chargé d'aventures nombreuses, et dont les images d'épave, au temps de mon enfance, m'ont conté les hauts faits : c'est Mandrin qui en ce moment tient l'affiche dans la plupart des cinémas, sous les traits de l'acteur Joubaud.

Vous ne voyez pas quel rapport ?... Attendez !... Je vois que vous allez déjà me reprocher de créer une rubrique cinématographique. Vous n'y êtes pas !

Au bon vieux temps du roi Louis XV, c'était peut-être, selon la parole que je ne songe pas à mettre en doute de Sa Majesté Léon Daudet, le roi qui imposait ses sujets. Mais la perception des impôts était confiée à des personnages que l'on nommait des fermiers généraux, et qui s'entendaient aussi bien que M. le comte de Lasteyrie à faire rendre gorge, non aux puissants, mais aux malheureux artisans et paysans.

D'après Arthur Bernède, Voltaire déviant à son ami le prince de Ligne, s'élevait contre les agissements des percepteurs de ce roi, qui avec trente-neuf de ses parents... firent la France... et les poches des Français.

Dans les villages, écrivait Voltaire, on ne voit que pauvres gens qui sont fêtés hors de leurs demeures, et dont les meubles sont vendus à l'encan, parce qu'ils n'ont pas pu payer leur tribut... « Puisse un jour prochain surgir un homme assez audacieux pour venger tous ces malheureux. »

Ce vengeur, souhaité si ardemment, fut, paraît-il, Louis Mandrin. Ce sont ses luttes épiques avec les troupes du fisc qui doivent être projetées sur l'écran.

En cette année de grâce 1924, où par les soins des gouvernements, les pauvres gens sont étreints, tendus, vidés jusqu'à la moelle par les impôts divers qui les accablent, où ceux qui n'ont pas été égarés dans la guerre risquent tout simplement de crever de faim dans la paix, par les soins du Bloc des profiteurs et des mercantis, combien de pauvres diables ne formuleront-ils pas en eux-mêmes le souhait de Voltaire : Puisse un jour prochain surgir un homme assez audacieux pour nous venger.

J'ai un bon conseil à leur donner. Qu'ils n'attendent pas un nouvel et hypothétique Mandrin — qu'ils se prennent par la main, et qu'ils opposent aux affameurs, la force de leur nombre et de leur volonté — sans cela, il ne leur restera bientôt plus que les yeux pour pleurer.

Pierre MUADES.

Rectifications.

Toutes nos excuses à nos lecteurs à propos de l'écho d'hier destiné au citoyen Charbit, grand pondeur

A travers le Monde

CE QUI SE PASSE

Le Temps, qui ne peut être soupçonné de socialisme, nous communique, en seconde page, cette information suivante :

Le prince de Galles, complètement remis de son récent accident, et qui sortait pour la première fois, s'est rendu vendredi à Downing Street, où il a dîné avec le premier ministre britannique.

Et nous sommes obligés de nous poser cette question. Ou le prince de Galles est devenu socialiste, et il est un danger pour la Couronne, ou alors le socialisme s'accommode parfaitement bien du régime monarchiste.

Nous autres anarchistes, qui avons du socialisme une conception beaucoup plus haute, nous n'arrivons pas à comprendre comment les socialistes français peuvent soutenir un gouvernement, qui en vertu même des lois de l'Angleterre, l'oblige à défendre un monarque, un roi ou un empereur, ce qui est contraire aux principes mêmes, soutenus par les socialistes français.

Car si l'on permet cette dérogation aux principes du socialisme, l'on est en droit de prétendre que demain le socialisme républicain et démocratique, et que par conséquent, la thèse soutenue ne peut être internationale, et qu'elle varie selon les régimes et selon les pays.

Mais pas plus Mac Donald que Jouhaux, ne s'embarrassent de philosophie. Ce qui compte pour eux c'est d'avoir en main le pouvoir, convaincus nous en sommes certains, qu'il n'en tirerait aucun profit pour le prolétariat, mais qu'ils éloigneraient sensiblement l'heure critique pour eux de la révolution sociale.

Dans les pays qui durant ces dernières années, ont été ébranlés par la crise économique, les socialistes se sont mis du côté de la force brutale, pour combattre la violence légitime des opprimés, et nous constaterons une fois de plus dans les événements qui ne peuvent manquer de surgir en Angleterre — le peuple se rendant compte du faison socialiste — que les socialistes au pouvoir se rangeront du côté des puissants, au détriment du prolétariat.

Nous avons vu ces derniers jours en Allemagne, à quels excès ridicules pouvait entraîner le nationalisme. L'idée de patrie renfermée en elle le germe même de guerres futures. Et les socialistes, patriotes et nationalistes comme les autres, se trouveront obligés d'entraîner les peuples dans des batailles sanglantes, contre d'autres peuples.

Seule l'abolition totale de toutes les causes dont les maux dont nous souffrons sont les effets, produira la paix entre tous les hommes. Le socialisme est peut-être une maladie de l'époque, comme le communisme du reste, il ne peut pas prétendre être l'organisateur du bonheur international.

ANGLETERRE

UN CONFLIT DANS LE TEXTILE

On annonce de Manchester qu'un conflit local s'est élevé dans une filature de coton du Lancashire. L'association des patrons de filatures se réunira le 26 février pour examiner la situation. On craint que les patrons ne déclarent un lock-out qui affecterait 150.000 ouvriers des deux sexes, si le conflit n'est pas réglé entre temps.

Ainsi, lorsque les ouvriers ne sont pas contents de crever de faim, les patrons leur ferment la porte des usines.

LA GREVE DES DOCKERS

La grève des dockers a commencé dans tous les ports, hier, à midi.

Le leader des dockers, M. Bevin, a annoncé à 17 h. 15 que les négociations engagées avec les patrons avaient échoué complètement. La grève par conséquent continue.

Le nombre des grévistes s'élève à environ 120.000, mais les cheminots des docks, les hommes qui transportent les marchandises des docks aux marchés et un grand nombre d'autres ouvriers des transports devront sans doute arrêter le travail.

Selon le Daily Graphic, la grève entrainera bientôt un million de travailleurs. En ce qui concerne Londres, la situation dépendra jusqu'à un certain point de l'attitude des armateurs qui forment un syndicat distinct et qui songent également à un relèvement des salaires. Les armateurs prendront probablement une décision dans la journée.

Les patrons annoncent d'ailleurs qu'ils ont offert aux dockers une augmentation de salaire de un shilling par jour. Toutefois, ils ont offert de soumettre à l'arbitrage la question d'accorder aux armateurs un second shilling.

Les dockers qui revendiquent un relèvement de 2 shillings par jour ont refusé ces conditions.

Ils demandent une augmentation justifiée et non pas une aumône. Pendant ce temps, M. Mac Donald se repose de ses émotions au château des Chequers.

ALLEMAGNE

EXPLOITS FASCISTES

Dans un village aux environs de Iéna, une rencontre sanglante a eu lieu entre des communistes et des membres de l'association ultranationaliste « Stahlhelm ». Huit communistes et deux nationalistes auraient été tués.

MAROC

LA SANTE DE RAISOULI

Une dépêche de Madrid au Times annonce que Raisouli a été opéré par deux chirurgiens espagnols. L'opération a réussi. Décidément voici un rebelle dont la santé préoccupe bien des gens ! Il meurt tous les six mois, et se fait opérer toutes les semaines.

MEXIQUE

LE MOUVEMENT REVOLUTIONNAIRE

Le général Obregon est entré à Guadalupe, à la tête des troupes fédérales. D'autre part, les fédéraux se mettent en marche contre Monrovia où les rebelles ont concentré des forces. Enfin, suivant des bruits qui ne sont pas encore confirmés, les fédéraux se seraient emparés de Tuxpam.

Nous ne pouvons que poser de nouveaux points d'interrogation.

ESPAGNE

UN NAUFRAGE

Le voilier anglais cinq-mâts Republic, ayant son port d'attache à Saint-Jean-de-Terre-Neuve, dont le vapeur espagnol Romeu a recueilli l'équipage dans la nuit du 12 au 13 courant, était parti le 27 janvier de Brest pour New-York. Le 7 février, pendant une violente tempête, il heurta un objet submergé, vraisemblablement une mine qui allait à la dérive. Une voie d'eau se déclara.

Le Republic continua à naviguer pendant trois jours, mais la voie d'eau s'élargissant de plus en plus, l'équipage décida d'abandonner le navire, après l'avoir incendié, afin d'éviter que l'épave ne cause des sinistres.

L'équipage est resté pendant trente-huit heures sur les canots de sauvetage, par une mer démontée. Il était presque à bout de forces quand le Romeu ayant aperçu ses fusées de détresse, arriva et le recueillit.

ITALIE

CENSURE FASCISTE

On mande de Florence au Giornale d'Italia :

Des groupes de fascistes qui avaient réussi à la station de Prato, à s'introduire dans le fourgon du train de Milan à Florence, une fois en pleine campagne, ont fait stopper le train en tirant le signal d'alarme, puis, jetant sur la voie des paquets des journaux : Le Corriere della Sera, Avanti et Giustizia, les ont arrosés d'essence et y ont mis le feu.

Ces jours derniers, les journaux avaient déjà eu l'occasion de signaler des autotests de journaux de l'opposition. C'est ce que l'on appelle une censure éditoriale.

Et c'est sans doute celle que Léon Daudet rêve d'introduire chez nous ?

A TRAVERS LE PAYS

Procédés... inqualifiables

Un des frères de Jean Goldsky étant allé lui rendre visite à Troyes, avait adressé un télégramme à la famille — qui habite Paris — le 14 à 18 h. 35.

Devinez quel jour et à quelle heure la dépêche est parvenue à destination ? Le soir même ? Le lendemain ? Vous n'y êtes pas.

Transmise au Central le soir même à minuit — le timbre en fait foi — les parents de Jean Goldsky n'eurent cette dépêche que le 16 à 7 h. 25 du matin et encore, sur réclamations !

Ainsi, le « bleu » urgent est resté près d'un jour et demi à Paris.

Car la censure existe encore et nos gouvernants s'en servent. Ceux-ci sont bien dignes de leurs prédécesseurs des régimes déchus et il n'y a rien à leur envier.

Ce fait, quand même, était à signaler.

DES GREVES...

Saint-Etienne, 16 février. — Les ouvriers polisseurs d'une usine située aux Cinq chemins près de Terrenoire, se sont mis en grève. Ils réclament une augmentation de salaire.

Un certain nombre d'ouvriers de Bellevue viennent de se mettre en grève. Ils réclament 20 % d'augmentation de salaire.

Avignon, 16 février. — Une grève a éclaté dans des usines près d'Entraignes. Les grévistes réclament une augmentation de salaire.

D'autres usines de Vaucluse suivent le mouvement gréviste.

Epinal, 16 février. — La grève des ouvriers cotonniers qui a éclaté à Mirecourt le 7 février, continue. Trois réunions ont eu lieu au cours desquelles MM. Remy, du syndicat de Mirecourt ; Foulou, de Paris, et Racamond, secrétaire de la C. G. T., ont pris la parole.

Les ouvriers demandent la réintégration de leurs camarades congédiés.

Au pays de la victoire, la vie est dure : c'est pourquoi il ne faut pas s'étonner de voir de nombreuses corporations se mettre en grève, afin d'obtenir le relèvement de traitements en déséquilibre avec le prix de la vie.

LEURS DIVIDENDES

Montmédy, 16 février. — A Chauvency-le-Château, une meule a éclaté dans une fabrique de manches d'outils. M. Léonard fils atteint à la tête est dans un état grave.

Nancy, 16 février. — En manœuvrant le treuil d'une grue soulevant une benne chargée d'environ trois tonnes de calcaire, deux ouvriers d'une usine de Dombasle n'ont pu empêcher le treuil de revenir en arrière.

L'un des ouvriers, M. François Victor, a été pris sous la benne et écrasé. Le défunt était marié et père de trois enfants.

Depuis quelques jours, c'est par série que les noms des victimes du travail s'inscrivent sur la liste déjà bien remplie.

BIGAMIE INVOLONTAIRE

Béthune, 16 février. — M. Abel Farrez, délégué mineur à Hénin-Liétard, croyant sa femme morte pendant la guerre, s'était remarié avec une institutrice du Loiret. Il revint dans le Pas-de-Calais où il retrouvait sa première femme, et reprit la vie commune avec elle.

Mécontente d'avoir été abandonnée, sa seconde femme a porté plainte. M. Barrez a affirmé avoir été de bonne foi, des réfu-giés lui ayant déclaré que sa première femme était morte à l'hôpital. Il a été laissé en liberté provisoire.

Et c'est mieux ainsi. La « justice » a aussi bien fait de laisser ce brave homme en liberté. Elle a commencé par où elle aurait fatalement terminé.

Tous les bigames sont acquittés, même s'ils ne sont pas aussi « purs d'intention » que celui qui fait les frais de cette nouvelle. Et c'est très bien. C'est ennuyeux pour la seconde femme, mais que voulez-vous, la polygamie n'est pas encore de mode !

DES RUINES ROMAINES APPARAISSENT...

Orange, 16 février. — En procédant au déblaiement du Gymnase romain, le seul monument de cette nature qui ait été édifié en Gaule, les ouvriers ont mis à jour les ruines d'un temple dont les dimensions sont supérieures à celles de la Maison Carrée de Nîmes et du temple d'Auguste et de Livie à Vienne.

Une partie du mur d'enceinte construite en grand appareil et enserrant un bloc de roche a été exhumé ainsi que la base dont les moulures sont en bon état de conservation. On voit à divers endroits les trous de scellement des colonnes qui entouraient le monument.

Avant de cette découverte, M. Fornigé, architecte en chef des monuments historiques, est venu immédiatement se rendre compte de son importance. Il a donné des indications sur les travaux à effectuer et qui vont se poursuivre très activement.

PEUT-ETRE EST-IL INNOCENT ?

Saint-Malo, 16 février. — Le soldat Louis Roques, détenu à la prison de Saint-Malo pour tentative de vol à la perception de Combourg où il avait été interné et convaincu de détournements dépassant 16.000 francs pendant sa gestion fait depuis huit jours la grève de la faim.

Pour faire la grève de la faim, il faut avoir un motif. L'emprisonné de Saint-Malo est peut-être innocent.

On peut penser que c'est pour faire éclater son innocence qu'il accomplit ce périlleux exercice.

ON FETE UN CENTENAIRE

Saint-Etienne, 16 février. — On vient de fêter chez les petites sœurs des pauvres, à Roanne, le centenaire de M. Claude Bussy, né à Commelles-Vernay, le 10 février 1824.

M. Bussy est hospitalisé depuis 25 ans. Son frère, âgé de 64 ans, assistait à la fête.

Au repas donné en l'honneur du centenaire, celui-ci a chanté une chansonnette.

Combien d'entre nous, hélas ! ne pourrions plus, à cet âge, « en pousser une » !

DES HONNETES COMMERCANTS...

Montpellier, 16 février. — L'union commerciale et industrielle de Montpellier et de la région vient de voter un ordre du jour protestant contre la campagne menée contre les commerçants et tendant à rendre ces derniers responsables des hausses constatées ces jours derniers sur toutes les marchandises.

Ah ! ces commerçants, tout le monde sait qu'ils sont d'une honnêteté parfaite, d'une probité au-dessus de tout soupçon.

Pourquoi les incriminer ainsi. Des facteurs de vie chère, eux ? Allons donc !

De braves gens qui ne savent comment faire pour satisfaire la clientèle et... lui souf-firer le plus d'argent possible.

AUX ASSISES DE SEINE-ET-OISE

L'Amour et... l'Argent

Peut-être se souvient-on de ce drame qui se déroula, en septembre dernier, sur les rives de la Seine, à Carrières-sous-Poissy. Un surveillant au Nord-Sud, Paul Nolo, avait, comme c'était son droit, du reste, une maîtresse : Mme veuve Berthe Odie, employée aux P. T. T.

Malheureusement, il eut le tort d'emprunter de l'argent à celle-ci en lui parlant « mariage » quoique étant déjà marié.

Un soir, le 19 septembre, les deux amants avaient pris le train à la gare Saint-Lazare à destination de Poissy, et Nolo avait demandé à Berthe Odie si elle avait sur elle les reconnaissances de ses dettes.

L'accusation reproche à Nolo d'avoir poussé son amie dans la Seine, à la suite d'une discussion d'intérêts.

Celui-ci, au cours des débats, a répondu qu'à la suite de cette scène, il l'avait bien frappée à coups de poing, et qu'elle était tombée en bas du chemin de halage les pieds dans l'eau.

C'est alors que, pris de peur, et croyant qu'elle allait se noyer, il s'était enfui...

Avant l'audition de la victime, Mme Odie, l'avocat, M. Renault, dépose des conclusions tendant à donner acte que Mme Odie est entrée dans la salle d'audience pendant l'audition des témoins, pour parler à sa concubine.

Voici un fait qui, peut-être, sera de nature à faire casser l'arrêt qui a condamné Nolo à 20 ans de travaux forcés et le versement à la partie civile d'une somme de 5.000 francs à titre de dommages-intérêts.

Triste fait, comme malheureusement, on en voit tous les jours.

Mais quand l'amour et l'argent marchent de pair, c'est bien souvent, ce dernier qui triomphe.

DANS PARIS ET SA BANLIEUE

UNE DESESPEREE

A 17 h. 45, une femme, Mme Catherine Mallen, 53 ans, employée chez M. Tranner, 52, rue Fontaine, s'est jetée sous une rampe du Nord-Sud, à la station Trinité.

Jambe et bras droit sectionnés. Transportée à Lariboisière dans un état grave. On ignore pourquoi cette femme a voulu attenter à ses jours.

LEURS DIVIDENDES

Hier matin, vers 11 h. 45, Henri Ménard, couvreur, est tombé du toit d'un immeuble en construction, sur lequel il travaillait, 11, rue David-d'Angers.

Qué sur le coup.

En lisant les autres...

La prime

Le mystère qui plane sur la mort de Philippe Daudet ne cesse d'inquiéter Séverine. Comme nous elle tient à tout savoir. Dans l'Ere Nouvelle d'hier elle dit encore une fois sa soif de vérité !

Il me semble que l'éclaircissement de cette affaire eût du primer beaucoup de questions, infiniment moins pressantes au moral. La politique n'a rien, ne peut rien avoir à faire en cela. Qu'il s'agisse d'adversaires ou d'amis, la vérité n'est pas à double face. On n'a pas le droit de choisir.

D'autant que tout le monde a intérêt à sa découverte. La famille, tout naturellement ; les anarchistes, pour être lavés d'accusations contre lesquelles ils protestent avec énergie dès le premier jour ; la police, vraiment un peu trop muette en l'occurrence, et qui ferait bien mieux de s'expliquer sur des anomalies, comme l'enlèvement de deux hommes contre un adolescent, si vraiment, on ignorait le nom du signalé ; les réactionnaires, pour qu'on ne les accuse pas d'utiliser l'énigme à des fins politiques ; les républicains, pour innocenter le régime, soit de négligence coupable, soit de complaisance criminelle.

Et on se tait ! Et l'on fait mine de considérer ce mystère comme un fait divers sans importance ! Mais pourquoi, — qui croit au suicide d'un enfant se voyant traqué, se pensant perdu, envisageant soudain toutes les conséquences d'une fugue très différente des autres, de la profession de foi de sa lettre, d'une arrestation proche, il s'est vu filé — est-ce qu'on imagine que je distingue pour quelles raisons ténébreuses on a bien pu le laisser glisser entre les mailles aussi serrées d'un piège aussi bien tendu ?

Comment, avec des incohérences pareilles, veut-on que la légende au meurtre ne s'accroisse pas ? Comment les gouvernants — et, en tête M. Poincaré, dont M. Lannes est le beau-frère — ne sentent-ils pas la nécessité, l'urgence d'un fait en place ne prévoyant contre l'idée d'un pareil scandale, et de son retentissement, et de ses suites ! Compter sur la disparition, par l'anonymat et l'amphithéâtre de l'hôpital ? Oui, peut-être, pour un forfait commis en quelque lieu solitaire, par un seul homme, ou même d'un complice. Mais les policiers étaient onze ! Plus Barjol !

Et s'il y a un secret dans la police, il ne tardera pas à nous être révélé.

L'« Action française », volontairement ou non, a trouvé le bon moyen. L'éprouvée a vérifié ses dires. La Vérité n'est pas seulement en marche, elle est proche, dans un sens ou dans l'autre.

Et simplement par la souscription Chassigneux. Celle-ci a soulevé chez plus d'un de terribles convulsions.

Si, réellement, Philippe Daudet a été assassiné, il ne s'écoulera pas une quinzaine avant qu'un renseignement vienne édifier M. Daudet contre l'assurance d'un profit égal à celui du collègue. Le chiffre des jours à attendre dépend du chiffre de la souscription. Au fur et à mesure qu'elle s'élève, les chances de tentation s'accroissent, les probabilités de révélations se multiplient.

Si Philippe Daudet s'est suicidé, nul ne mourra à l'appât, puisque personne n'aura rien à dire. L'abstention fera preuve.

Et, avec Séverine, nous sommes des rares qui ne détournons pas les yeux de l'Affaire Daudet. Comme aux premiers jours nous ferons tout pour que la lumière se fasse sur cette mort encore si mystérieuse.

Rodin vu par Mirbeau

A l'occasion du septième anniversaire de la mort d'Octave Mirbeau, Comœdia publie une page d'un volume inédit de l'auteur de Dingo et des Mauvais Bergers. Le puissant écrivain y dépeignait magnifiquement l'admirable sculpteur Rodin.

Auguste Rodin a été, tour à tour, le supplice et l'exaltation de la vie, la douleur de la Vie, la terreur de la Mort avec l'Enfer ; la Voie de l'Histoire avec les Bourgeois de Calais ; le fracas de l'élément avec Victor Hugo ; l'humanité multiple avec Balzac. Et, avec l'Enfer, Victor Hugo, Balzac, les Bourgeois de Calais, il aura toujours été la Nature et la Beauté. Esprit tumultueux comme un volcan, imagination grandiose comme une tempête, fervent sans cesse en feu et dévoré de flamme, comme une forge qu'on n'éteint jamais, il est sage pourtant, et prudent ! Et jamais il ne lui arriva de chercher une expression de vie en dehors des lois primordiales et éternelles de la Beauté ! Il sait que tout ce qui s'éloigne de la vie est fallacieux et vain, et que rien n'est mystérieux de ce qui va vers la vie, la lumière aux ténébreux, le mouvement au néant. Son symbole est clair, parce qu'il est dans la nature comme la forme imprévisible et une qui se répète des nuées du ciel à la montagne, de la montagne au corps de l'homme, du corps de l'homme à la plante, de la plante au caillou. Et c'est pour avoir compris le principe unique du dessin, pour l'avoir toujours respecté dans son œuvre, que son œuvre nous émeut, nous étreint et nous subjugué, plus que toutes les autres.

Terrible et formidable, déchirant les chairs convulsées sous le fouet de la luxure et les morsures de la tentation, il est tendre aussi, et il est chaste, et nul n'aura fait rayonner du corps de la femme plus de grâce, plus de jeunesse et plus de caresse ! Oh ! cette chair blanche des statues ou le marbre transfiguré s'anime, palpité, frémit et se soulève en mouvements d'harmonieuse respiration, on la chaleur de la vie, le mystère du sang la fécondité adorable du sexe gonflent les seins ; chair réelle et parfumée, on toute la peau, alanguie et souple, tendue et pâmée, que la lumière caresse, que les ombres satinent, semble modelée par les doigts divins du Créateur !

JEAN MARESTAN

Nouvelle édition revue et augmentée. Contre les Moralités néfastes. — Physiologie et préservation sexuelles. — Pour l'Union libre. — Pour la bonne Maternité.

Prix du volume illustré 336 pages : 7 francs. Franco : 7 fr. 50.

En vente à la LIBRAIRIE SOCIALE 2, rue Louis-Blanc, Paris (10)

En vente à la LIBRAIRIE SOCIALE 2, rue Louis-Blanc, Paris (10)

En vente à la LIBRAIRIE SOCIALE 2, rue Louis-Blanc, Paris (10)

En vente à la LIBRAIRIE SOCIALE 2, rue Louis-Blanc, Paris (10)

En vente à la LIBRAIRIE SOCIALE 2, rue Louis-Blanc, Paris (10)

En vente à la LIBRAIRIE SOCIALE 2, rue Louis-Blanc, Paris (10)

En vente à la LIBRAIRIE SOCIALE 2, rue Louis-Blanc, Paris (10)

En vente à la LIBRAIRIE SOCIALE 2, rue Louis-Blanc, Paris (10)

En vente à la LIBRAIRIE SOCIALE 2, rue Louis-Blanc, Paris (10)

En vente à la LIBRAIRIE SOCIALE 2, rue Louis-Blanc, Paris (10)

En vente à la LIBRAIRIE SOCIALE 2, rue Louis-Blanc, Paris (10)

En vente à la LIBRAIRIE SOCIALE 2, rue Louis-Blanc, Paris (10)

En vente à la LIBRAIRIE SOCIALE 2, rue Louis-Blanc, Paris (10)

En vente à la LIBRAIRIE SOCIALE 2, rue Louis-Blanc, Paris (10)

En vente à la LIBRAIRIE SOCIALE 2, rue Louis-Blanc, Paris (10)

En vente à la LIBRAIRIE SOCIALE 2, rue Louis-Blanc, Paris (10)

En vente à la LIBRAIRIE SOCIALE 2, rue Louis-Blanc, Paris (10)

En vente à la LIBRAIRIE SOCIALE 2, rue Louis-Blanc, Paris (10)

En vente à la LIBRAIRIE SOCIALE 2, rue Louis-Blanc, Paris (10)

En vente à la LIBRAIRIE SOCIALE 2, rue Louis-Blanc, Paris (10)

En vente à la LIBRAIRIE SOCIALE 2, rue Louis-Blanc, Paris (10)

LES SPORTS

L'apparition de la rubrique sportive a soulevé chez nos camarades quelques objections.

Nous tenons à leur rappeler que, si nous leur donnons tel programme du dimanche ainsi que ses résultats, c'est purement au point de vue d'informations et non pour inciter les camarades à y assister.

Nous déboîtons, au contraire tel, chaque fois que nous le pourrions, l'exploitation dont sont victimes les athlètes.

De la part des commerçants du sport d'abord et de la part des politiciens ensuite, qui, ayant trouvé la un nouveau tremplin électoral, cherchent à diriger le mouvement sportif à leur profit.

Ce que nous défendons ici, c'est l'éducation physique individuelle, qui a déjà maintes fois diminué les dangers de l'alcoolisme et de la tuberculose.

Dans l'atmosphère abrutissante et dans la vie trépidante des villes, l'individu se doit à lui-même de soigner son corps pour réduire les risques des maladies. Seule l'éducation physique peut lui rendre ce service.

Pierre LEVAL

Programme du Dimanche

Hier à Buzano les Anglais ont battu les Français par 3 buts à 1

CYCLISME
A 8 h. 30, au Velodrome d'Hiver. — Course de Montparnasse Sport.
A 10 heures, à Versailles (grille de l'Orangerie) — Le Prix Frank Henry du Vélo Club de Levallois.

A 14 h. 30, au Velodrome d'Hiver. — Réunion Internationale. Course de 60 kil. avec Grassin Linart, Ganay et Mique.

CROSS-CYCLO-PEDESTRE
A 15 heures, à la mairie de Suresnes. — De part du Critérium International (20 kil. 300).

BOULE
A 14 h. 30, au Stade Anastasie (130, rue Pella port). — Grande Réunion dominicale.

CROSS-COUNTRY
A 14 h. 30, à Clamart. — La troisième épreuve du Critérium d'Hiver de la F.S.A.F. (10 kil.).
A 14 h. 30, à Bellevue. — Le Cross de l'Union Régionale de la Seine.

A 15 heures, à Saint-Germain. — Le Championnat de Paris de la L.P.A. (14 kil.).

FOOTBALL-ASSOCIATION
A 14 h. 30 :
Au Stade de Paris (92, rue de la Chapelle, Saint-Ouen). — Red Star Amical contre Antwerp.

A Montreuil (Boulogne). — Olympique contre Levallois.

A Charenton-le-Pont. — Cercle Athlétique de Paris contre Gallia Club.

A Auteuil (Stade Jean-Bouin). — Club Athlétique de la Société Générale contre Cercle d'Encoûragement aux Sports.

GROUPE DES ECLUSEURS
A Bagatelle. — Club Sportif de Neuilly contre Football Club Dyonisien.

A Boulogne. — Union Athlétique du 16^e contre Union Sportive du Marais.

Au Bourget. — Club Athlétique du Bourget contre Sporting Club de Chénay-le-Roi.

A Gennevilliers. — Union Sportive de Gennevilliers contre Union Sportive Pontoisienne.

L'Action et la Pensée des Travailleurs

Les grèves

Hôteliers d'Hyères. — Une grève de personnel a eu lieu dans quelques hôtels. Dans l'un d'eux, le patron voulait faire le boxeur et il reçut une raclée.

Métaux de Vivier-au-Court (Ardennes). — Les 1.000 ouvriers de cette localité sont en grève pour une augmentation de salaire. Des détails seront fournis demain sur ce mouvement.

Fabrique de crayons, Roanne. — Le personnel de crayon Corbié a cessé le travail réclamant une augmentation.

Cimentiers de Couvrot (Marne). — Le travail a été repris après un accord sur les salaires.

Chalon-sur-Saône. — Les ouvriers métallurgistes et les tisseurs de l'usine Niepce ont obtenu une augmentation après une courte grève.

Tourneurs de Molinges (Jura). — Les tourneurs sur bois ont repris le travail après avoir obtenu une augmentation de 10 %.

Terrassiers de Martignes. — Les 120 terrassiers de l'entreprise Pigeard, sont en lutte pour un relèvement des salaires.

Aux charpentiers en fer

Notre corporation, qui sait rester unie, malgré les manœuvres patronales et politiciennes, se doit de montrer immédiatement son activité syndicaliste et son unité d'action.

Un cahier de revendications va être déposé par la 13^e Région, en accord avec le S. U. B. et notre section.

En raison des événements et de la vie chère, nos revendications sont archi-justifiées. Aussi leur réalisation est subordonnée aux efforts que nous dépenserons.

A cet effet, tous les militants, tous les syndiqués, doivent, dans leurs chantiers, se comporter en hommes d'action. Dès ce jour la lutte commence, et comme toujours, notre maxime sera : « Tous pour un, un pour tous. »

Tous les syndiqués, tous les compagnons agissants, tous ceux qui désirent, non seulement le bien-être actuel, mais travailler aussi pour l'avenir, sont informés qu'ils doivent se tenir en liaison quotidienne avec la Section, avec le S. U. B.

A cet effet, nous convions tous les syndiqués à l'assemblée générale du Syndicat unique du Bâtiment qui aura lieu ce matin, Salle Ferrer, Bourse du Travail, à Paris.

Nous espérons qu'avec les travailleurs des autres catégories du Bâtiment, qui se feront un devoir d'être à cette réunion, les Charpentiers en fer syndiqués seront la pour prendre leurs responsabilités, et pour affirmer leurs sentiments syndicalistes et antipoliticiens.

Charmarques Charpentiers en fer, nous comptons sur vous.

Le Secrétaire : J.-B. VALLET.

I. S. — Teulade est invité une dernière fois à bien se souvenir de cette maxime : *Qui sème le vent récolte la tempête*. Nous lui demandons en outre de nous dire dans quel pays il se trouvait brusquement, après certains événements du Champ de Mars, sur lesquels nous reviendrons s'il y a lieu.

Pire qu'un patron

A la régie de Boulogne-sur-Seine, comme chez tous les patrons, on frappe les militants qui ne veulent pas lécher la botte des chefs.

Ainsi, sous prétexte que je m'étais absenté sans demander la permission (s.v.p.) à Glomann, futur général de l'Armée rouge, je me vois balancé sans plus d'explication.

Il y a un commencement à tout ; je suis le premier, mais d'autres suivront, car tout le personnel n'est pas communiste.

Puis-je dire, en partant, que ce farouche dictateur est membre de la commission des communaux. N'est-ce pas un joli moineau comme syndicaliste ?

A. VANTREPOTTE.

CHÊNES D'ALSACE

Ah ! les économies !

Au moment où, de toutes parts, dans les administrations centrales, on entend le cri : « Des économies ! des économies ! » Au moment où des suppressions d'emplois de toutes sortes, quelconques même des plus utiles, sont projetées, la Direction départementale des P. T. T. à Strasbourg engage des dépenses inutiles et néfastes.

C'est dans le service des colis postaux (ce service étant desservi en Alsace-Lorraine par les P.T.T.) au bureau de poste n° 2, à Strasbourg, que pour faire des économies, cinq employés d'un traitement moyen de 30.000 francs par an doivent être remplacés par cinq agents avec un traitement moyen de 50.000 francs, ce qui fait une dépense supplémentaire de 20.000 francs dans ce seul service.

Ajoutons que le personnel affecté à ce service donne toutes satisfactions depuis quatre années. On comprendra mieux cette dépense en considérant que la Direction a des agents (contrôleurs) en surnombre, et qu'elle ne veut pas supprimer les concours des aides féminines.

Mais voici qui pis est ! Il s'agit de savoir si ces cinq agents suffisent pour faire marcher régulièrement ce service. Il leur faudra un nombre égal d'employés pour effectuer les diverses manipulations, la clôture des dépêches, etc.

Et alors, au lieu de cinq employés seulement, il y aura demain cinq agents, d'un traitement moyen de 50.000 francs, et en supplément cinq employés avec un traitement de 30.000 francs par an, soit 80.000 francs de dépenses, au lieu de 30.000 fr., par an.

Que faut-il penser de pareils gaspillages, contre lesquels nous protestons vivement ?

Le Secrétaire des P. T. T. : SCHMITT.

Les scieurs de pierre tendre

Les flibustiers et les mercantis sont actuellement ligués contre les prolétaires pour les affamer.

Après les loyers, les vivres indispensables à la vie augmentent chaque jour dans des proportions fantastiques.

Le naufrageur du franc, M. de Lasteyrie, voit ses coffres vides et ne songe à les remplir qu'avec le produit de notre sueur.

Pour la Pologne et la Roumanie, des millions. Pour les travailleurs français, 7 milliards d'impôts nouveaux, c'est-à-dire la misère et le chômage.

Chaque jour les profiteurs du régime actuel, nous insultent davantage en étalant à nos yeux un luxe provocant.

Nous répétons que nous n'avons qu'une seule arme entre nos mains, c'est le syndicalisme, lequel aussi doit rester notre propriété. Les copains doivent plus que jamais comprendre leur devoir de classe. Ceux qui resteront en dehors de l'organisation seront forcément contre nous et porteront une partie des responsabilités.

Tous nos corporatistes doivent assister à notre réunion de ce matin, à 9 heures, Petite Salle des Grèves, Bourse du Travail. Tous unis et solidaires, car le temps presse.

Le Secrétaire, E. LECHAPT.

Chez les terrassiers

Par décision du conseil d'administration, un comité d'action pour la défense des intérêts corporatifs et syndicaux sous le patronage du syndicat, est en voie de constitution.

L'inscription des volontaires se fera à partir du mercredi 20 février, au siège. L'adhésion est gratuite. Tous les camarades, sans distinction de nationalité, peuvent y adhérer, à condition qu'ils soient âgés de 22 à 32 ans. Les camarades ayant des charges de famille ne sauraient être admis.

La nécessité absolue de la formation du comité ayant été reconnue urgente, nous ne doutons pas un seul instant que d'énergiques volontés nous apportent leur adhésion.

Le secrétaire, HUBERT.

L'Unité dans le bâtiment

Les délégués de province et de Paris qui doivent participer à la réunion des deux délégations fédérales (confédérée et unitaire) du bâtiment sont avisés que la dite réunion a lieu à la Bourse du Travail, 3, rue du Château-d'Eau, 1^{er} étage, bureau 6, aujourd'hui dimanche, à 10 heures du matin.

Un Comité National de la C. G. T. les 21 et 22 Mars

La Commission administrative de la C.G.T. a décidé de réunir le Comité national les 21 et 22 mars. Ce C. N. sera suivi d'une manifestation publique le dimanche 23 mars, au cours de laquelle la C.G.T. précisera son programme d'action.

La C. A. a réclamé l'amnistie et a protesté contre la répression en Russie et contre l'inhumanité du gouvernement français à l'égard de Jeanne Morand et de Goldsky. Elle s'est élevée contre les impôts nouveaux.

La question de l'unité a été envisagée par la C. A. Différentes fédérations ont constaté des commencements et des réalisations d'unité chez elles. La C. A. a confirmé l'opinion de l'unité sur le terrain syndical et fédéral et au sein de la C.G.T.

C'est l'unité par le retour pur et simple des brebis égarées au bercail. C'est la rentrée par la petite porte.

A notre avis, l'unité peut se faire plus rapidement et plus amplement que par petits paquets. Les confédérés ont le tort de voir l'unité seulement de l'intérieur confédéral. Le procédé de la porte ouverte peut réussir à amener les plus pressés de l'extérieur, mais tout le monde n'entrera pas. Le moment est propice à l'unité. La C.G.T. doit le comprendre et un événement aussi important doit être discuté et mis au point entre les contractants. C'est pourquoi un congrès s'impose entre confédérés et syndicalistes unitaires. — A. B.

DANS L'ISERE

Réponse à un fromagiste

A la suite des incidents de la rue Grange-aux-Belles, le 11 janvier dernier, la minorité syndicaliste de l'Isère, consciente des destinées du syndicalisme révolutionnaire, a pensé qu'il était de son devoir de situer nettement sa position, pour montrer son indignation contre le crime monstrueux du parti communiste et ses complices de la C.G.T.U. en préconisant l'autonomie des syndicats.

Cela nous valut de la part du citoyen Lavezzani une réplique magistrale dans la V.O. du 8 et du 15 février.

Je n'y aurais pas répondu si Lavezzani n'avait pas menti effrontément en m'accusant d'un tas de choses, qui n'ont qu'un but : exploiter la conscience ouvrière en déconstruisant un camarade, pour les besoins d'une mauvaise cause.

Lavezzani est un menteur quand il dit que j'ai fait le jeu des politiciens, au moment où je n'avais aucune responsabilité à l'Union, en leur tolérant la parole dans nos meetings pour le 1^{er} mai. J'en laisse la responsabilité à ceux qui avaient à ce moment les rônes de l'Union. Les procès-verbaux de l'Union démontreront à Lavezzani que je dis la vérité.

Il ment encore quand il dit que Lapiere n'a pas fait sa réunion à Grenoble. Qu'il veuille bien prendre également la motion du congrès du Pont-de-Bauvoisin, il y trouvera une adjonction que j'ai présentée.

Il m'accuse également d'avoir voulu en 1920 évincer de l'action syndicale un camarade qui purgeait 6 mois de prison à la suite de la grande grève.

Quelle canaillerie !

Lavezzani oublie-t-il que le Congrès de Voiron en 1921 a réglé toutes ces saletés qui avaient été savamment préparées de toutes pièces par un de ces amis qui est actuellement une vedette du P. C. et occupe le poste de secrétaire fédéral de l'Isère.

Ce triste personnage qui devait apporter une documentation écrasante contre ce camarade emprisonné qui avait, d'après lui, eu une attitude antisindicaliste, n'a pas osé se présenter devant le congrès ; pour échapper à la rencontre des camarades, il restait enfermé pendant 4 jours dans une chambre d'hôtel à Grenoble.

Le Congrès n'a-t-il pas, à l'unanimité, réproché cet acte et situé les responsabilités de ce mauvais travail, après que toutes les explications furent fournies par le camarade accusé et moi ?

Le citoyen Ferrer aura-t-il le courage de se justifier ?

J'aurais préféré que Lavezzani apportât ces accusations quand il était encore ici. Il en eût l'occasion, mais il ne l'a pas fait.

Il peut baver sur mon compte ; les syndicats auront à juger l'attitude néfaste de ceux qui, en se faisant les hypocrites champions du syndicalisme, l'annient avec leur sale besogne politique.

L'autonomie est un « crime » parce qu'elle supprime les ressources indispensables à la vie des fonctionnaires imposables ; mais elle est une nécessité pour l'unité par la base du mouvement ouvrier.

Contre vous, malgré vous et sans vous, nous travaillerons au redressement du syndicalisme révolutionnaire.

M. MONTMAYEUR.

N. d. I. R. — Que le camarade Montmayeur ne perde pas son temps à répondre à un mercenaire ; qu'il ne prenne pas Lavezzani pour une lanterne, c'est un tout petit lampion sans reflet. Le gaillard est arrivé il y a quelque temps à Paris, comme un chien misérable. Il a été casé à l'Humanité, et il est maintenant au Bureau latin, cette officine de mouchardage et de diffamation. Il aboie pour conserver sa patte et la voir augmenter, il n'y a rien à y faire.

Ce que les syndicalistes doivent faire, dans l'Isère et ailleurs, c'est de ne pas prêter trop d'attention aux roquets qui sont payés pour japper, mais de s'organiser sérieusement pour défendre le syndicalisme. Le plus pressé, c'est de couper les vivres aux aboyeurs !

Procédés communistes

Depuis le Congrès de Bourges, ma minorité se voit chaque jour prise à partie par la presse communiste.

Mensonges sur mensonges s'accablent contre celle-ci ; déformation complète de ses écrits, de ses décisions, mais surtout calomnies sur ses militants, calomnies ignobles attaquant la moralité de ceux qui ne se courbent pas aux ordres d'un parti prétentieux.

C'est ainsi qu'un torchon orthodoxe de septième ordre (je me sers de cette expression que je réservai autrefois à l'Action Française et à la Victoire, mais depuis les événements du 11 janvier, les journaux communistes, par leurs mensonges, se sont montrés dignes des feuilles de Daudet et à Hervé), ce torchon, dis-je, après avoir reproché à Lartigue ses articles, parus dans le Libérateur (que ne les passe-t-on pas à l'Humanité), sur les événements du 11 janvier éprouvé le besoin de me mettre en cause, en des termes bien dignes du Communisme moderne, ou plus exactement de leur communisme.

Les courageux anonymes qui ont pondu cette ordure, demandant à ce dernier s'il prenait ses témoignages auprès de moi, Témoignages, est-il écrit, en tous points, dignes de celui de Boudoux.

Mais savez-vous, pauvres larbins, que pour moi, cela n'a rien de déshonorant, que vous comparez mon témoignage à celui de Boudoux, non pas du Boudoux que vos calomnies présentent comme policier, agent provocateur, voleur, etc., mais du Boudoux tel qu'il est ; c'est-à-dire, le militant actif, l'homme d'action ayant toute la sympathie de ses camarades de travail, et de tous les autres, et puisque c'est dans un journal corporatif avec lequel je n'ai rien à voir, laissez-moi vous dire que je préfère, oh ! combien, que l'on compare mon témoignage à celui de Boudoux, qu'à celui d'un homme en qui vous avez placé votre confiance, j'ai nommé Libert.

Vous m'accusez d'avoir été l'animateur de la bataille, alors que vous me croyiez pacifiste, diables !

Allons ! votre Tcheka vous renseigne mal : dans les deux articles que j'ai fait paraître dans le Libérateur, j'ai dit ne pas avoir quitté la cour, je n'ai pas mis les pieds dans la salle, cela plus de 50 camarades peuvent le certifier, je n'ai pu, en aucune façon, calmer ou exciter mes camarades. Et lorsque les notes furent assassinées ce furent des paroles de calme et de raison que j'ai dites malgré mon indignation à cette pauvre victime de votre organisation de meurtre j'entends, « la Garde rouge » que j'ai quelque peu houspillée dans la cour.

Cela encore, des camarades peuvent l'affirmer, et puisque nous espérons que la Commission d'enquête sera constituée, malgré tous ceux qui s'y opposent, je vous engage, les courageux anonymes qui signez « Un groupe de syndiqués » à venir déposer les mensonges que vous avez écrits.

Je saurai me défendre, de même que je saurai dire, non pas ce qui s'est passé dans la salle, mais ce que j'ai vu et entendu dans la cour.

Au moment où une enquête judiciaire est ouverte, nous vous laissons accuser des camarades d'être les animateurs de la bataille, nous, nous ne faisons pas la besogne de la police, c'est devenu des procédés communistes on vous les laisse.

Mais lors de la recherche des responsabilités collectives, nous nous expliquerons, non pas de votre façon. Le mensonge, la calomnie sont vos tristes privilèges : grand bien vous fasse !

Louise HEUCHEL.

A propos de Charles d'Avray

Le groupe libertaire de Puteaux tient à répondre au Comité des œuvres sociales, à propos de la démission de d'Avray.

Oui, le Comité des œuvres sociales a dérogé de son programme d'organisation. Il ne devait être formé que d'organisations ouvrières. Or, le Parti communiste et la Jeunesse communiste sont des organisations politiques.

Oui, le dit comité a favorisé un parti puisqu'il n'a admis dans son sein que le parti communiste et a refusé le parti S.F.I.O., qui comprend aussi de nombreux ouvriers.

Le Comité n'a pu participer dans l'affaire de la rue Grange-aux-Belles. Mais les événements qui se sont produits dans cette réunion imposent aux anarchistes de suivre une ligne de conduite et de ne plus collaborer dans un milieu où le parti communiste se trouve représenté.

L'opinion d'un vieux militant

Je suis un vieux syndiqué de l'habillement. J'ai pris ma première carte en 1889 et n'ai jamais cessé de militer depuis. J'avais alors 21 ans. J'ai occupé des postes de confiance, entre autres celui de trésorier non appointé à la Section de la confection pour hommes.

Aujourd'hui que le syndicat est devenu le repaire des chacals de la politique et des arrivistes au blanc bec, je suis dans la pénible nécessité de le quitter, car j'en ai assez et je m'en vais avec la minorité, certain que c'est là que vont se retrouver les véritables syndicalistes.

D. ZIMMERMANN.

CHÈZ LES MINEURS

La production houillère

La production des houillères françaises s'est élevée à 3 millions 506.037 tonnes en novembre 1923 et à 3 millions 346.000 tonnes en décembre.

La différence entre ces deux mois s'explique parce qu'en novembre, on fait encore, en certains endroits, la quinzaine Sainte-Barbe, c'est-à-dire avec des heures supplémentaires. Par contre, en décembre, il y a la fête de Sainte-Barbe qui donne lieu, généralement, à un ou deux jours de fête.

Voici un aperçu de la production moyenne journalière :

Année 1913.....	136.147 tonnes
Janvier 1923.....	121.064 —
Avril 1923.....	124.984 —
Juillet 1923.....	128.592 —
Octobre 1923.....	136.661 —
Décembre 1923.....	139.446 —

Les mines de la Moselle figurent dans ces chiffres pour une production journalière de 17.141 tonnes.

Le nombre des ouvriers mineurs, similaires et employés a suivi la progression suivante :

Année 1913.....	203.208 unités
Décembre 1922.....	239.082 —
Décembre 1923.....	283.097 —

La production de coke a progressé de 113.498 tonnes en décembre 1922 à 189.532 tonnes en décembre 1923.

On le voit, la situation est satisfaisante pour les compagnies et les actionnaires, malgré que le prix de vente de la tonne ait été diminué récemment de 3 francs. Il faut voir les bilans financiers des sociétés houillères. Les actionnaires ne respirent pas la misère, au contraire.

Tandis que les gueules noires tirent toujours la langue. La division ouvrière coûte cher aux mineurs.

Sur 383.000 mineurs, combien y a-t-il de syndiqués ? Taisons-nous, cela vaudra mieux.

Il faut que les ouvriers de la mine fassent l'unité. Un seul syndicat par localité ou par concession, une seule fédération, voilà le salut !

Les ouvriers et les militants le comprendront-ils ?

LE GALIBOT.

Communiqués Syndicaux

Minorité syndicaliste de la Seine. — La Minorité de la Seine a désigné à titre définitif, comme secrétaire, le camarade Martin.

La correspondance devra donc être adressée à ce camarade, 45, rue Mathieu, Saint-Ouen (Seine).

La réunion du prochain Comité a été portée au vendredi 22 courant, avenue Mathurin-Moreau, à 20 h. 30.

La Commission se réunira le même jour, à 20 heures précises et au même endroit.

Union confédérée de la Seine (Ecole du Militant). — Les camarades qui assistent au cours de première année de l'Ecole du Militant sont avisés que le camarade Lapiere, absent de Paris, sera remplacé, lundi soir 18 courant, par le camarade Marty Roland.

On est prié d'être présent à 21 heures.

Amusement parisien. — Demain, 20 h. 30 : Commission intersyndicale pour discuter sur le Congrès des fabriques, 2, rue Saint-Bernard.

Charcutiers-Salonniers. — Le Conseil syndical, en sa séance du 14 février, a formé son bureau de la façon suivante pour 1924 : Secrétaire : Bide ; secrétaire adjoint : Verrier ; trésorier : Levallat ; trésorier adjoint : Lerendu. Adresser toute la correspondance au camarade Bide, secrétaire, au siège social, 20, rue du Boulou. Les fonds à la même adresse, au camarade Levallat, trésorier.

Chauffeurs, Conducteurs, Mécaniciens, Electriciens. — Assemblée générale ce matin, à 9 heures précises, salle des Conférences, Bourse du Travail premier étage. Présence indispensable.

Renouvellement du Conseil et de la Commission de contrôle.

Industrie hôtelière. — Réunion du Conseil syndical demain, de 21 heures à 24 heures, salle des Commissions, premier étage, Bourse du Travail.

Machinistes et Accessoires. — Ce matin, à 9 heures, 33, rue de la Grange-aux-Belles : Assemblée générale pour la réorganisation syndicale et diverses questions.

Métaux autonome. — Les membres du Conseil du Syndicat autonome des Métaux de la Seine sont invités à la réunion du Conseil, ce matin dimanche, à 9 heures, Bourse du Travail, bureau 24 4^e étage. Urgent.

Les camarades sont avisés qu'il y a une per-

manence à la Bourse du Travail, 4^e étage, bureau 24, tous les soirs, de 17 h. 30 à 19 heures ; le mercredi, de 21 heures à 22 heures ; le samedi après-midi et le dimanche matin, de 9 heures à 11 heures.

Pierre tendre. — Réunion ce matin, à 9 heures, petite salle des Grèves, Bourse du Travail.

Scieurs, Découpeurs, Mouturiers. — Ce matin, permanence de 9 heures à 11 heures, Bourse du Travail.

Terrassiers. — Réunions de sections à 9 heures du matin :

Bicêtre : Salle de la mairie.

Saint-Denis : Bourse du Travail, rue Suger.

Argenteuil : Bourse du Travail, 6, avenue Jean-Jaures.

Versailles : Bourse du Travail, 5, rue Dangeau.

Voiture Aviation, Maréchalerie. — Courbevoie : Permanence de 10 heures à midi, maison du Peuple, 35, rue Adam-Ledoux.

Levallois : Réunion, permanence de 10 heures à midi, maison Commune, 28 rue Cavé.

DANS LE S.U.B.

Réunions d'aujourd'hui :

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ce matin, à 9 h., Bourse du Travail. Ordre du jour : Le Cahier de revendications et les Moyens d'action et de regroupement ; la Glilde.

MAÇONNERIE-PIERRE. — Assemblée générale extraordinaire ce matin, à 9 h., salle Le-favre, 8, avenue Mathurin-Moreau. À l'ordre du jour : Remplacement du Conseil. La présence de tous les camarades est indispensable.

MOULERS-MOSAISTES. — Réunion générale de la corporation, ce matin, à 9 heures, salles 13 et 14, 4^e étage, Bourse du Travail. Ordre du jour : Examen de la situation dans chaque maison ; Nomination des délégués pour former le Conseil actif du Syndicat ; Etude des nouveaux moyens d'action et des revendications à poursuivre.

Réunions de demain :

SERRURIERS. — Conseil à 18 h., bureau 15, JEUNESSE SYNDICALISTE DU BATIMENT. — Causerie, à 20 h. 30, bureaux 13 et 14, 4^e étage, Bourse du Travail. Meeting sur l'Unité pour jeudi.

Réunions de mardi :

MENUISIERS. — Aux camarades de la maison Jansen :

Comme tous vos frères de misère, vous déplorez et subissez l'augmentation du coût de la vie. Les denrées les plus indispensables deviennent inabordable. Allez-vous vous laisser affamer ? Non ! L'augmentation du coût de la vie, vous opposerez l'augmentation des salaires et, pour vous entendre à ce sujet, vous assisterez tous à la réunion qui aura lieu mardi, à 18 heures, salle Paulcau, 33, boulevard Richard-Lenoir.

PLOMBIERS-COUVREURS. — Assemblée générale mardi 19, à 18 heures, Bourse du Travail.

Jeunesse syndicaliste de Lyon. — Lundi 18, à 20 h. 30, salle Ferrer, 163, rue Duguesclin. Causerie de géographie économique sur « la Houille blanche ».

Invitation cordiale à toutes et à tous.

La Vie de l'Union Anarchiste

Paris et Banlieue

Conseil d'administration. — Nous rappelons que c'est demain lundi, à 20 h. 30, qu'aura lieu la réunion du Conseil d'administration. Les camarades délégués du Conseil d'administration par le C.I. de l'U.A. sont instamment priés d'assister à cette réunion, qui a donné son importance.

Groupe du 12^e. — Salle Favre, 35, boulevard de Reuilly, lundi 18, à 8 heures : Causerie par H. Masurier. Sujet : Incessions de Russie. Invitation cordiale à tous les lecteurs du « Libérateur ».

Province

Groupe anarchiste de Lille. — Indépendamment de l'ardeur qu'ils donnent en faveur du « Combat », les copains de la région lilloise viennent de prendre, pour diffuser leur quotidien, une très intéressante initiative. Le Groupe prend sur son fonds de caisse une somme nécessaire à assurer plusieurs abonnements de lecteurs et sympathisants, trop déshabillés pour les camarades délégués du Groupe par les petits versements et le roulement permettra de continuer cette méthode intensivement.

Il y a là une idée pratique à améliorer et à perfectionner. Que ceux qui en sont partisans assistent à nos réunions tous les samedis soir, 297, rue Léon-Gambetta, salle Sainte-Anne, Lille.

Groupe de Croix. — Réunions tous les lundis soir, 1, rue d'Arcole. Invitation à tous les lecteurs du « Libérateur ».

Rédaction du « Combat ». — Réunion du Comité le mardi 19, à 19 h. 30, chez Meurant, à Croix.

Les échos, articles et communications diverses devront parvenir avant cette date pour la publication du numéro de mars.

Communications diverses

La « Bataille syndicaliste ». — Assemblée générale des « Amis de la B.S. » ce matin, à 9 h. 30 précises, 8, avenue Mathurin-Moreau. Le numéro 18 de la « B.S. » bimensuelle est paru.

Le numéro : 0 fr. 2